

FRANÇOIS-  
ALEXANDRE  
BOURBEAU

STANKÉ

# CONFLUENCES



FRANÇOIS-ALEXANDRE  
BOURBEAU

# CONFLUENCES

STANKÉ



## Les questions d'optique



Un bleu d'océan. Un bleu mer du Sud, bleu tropique. Un bleu étincelant où viennent se perdre, au fil des saisons, hirondelles des granges, bruants chanteurs, mésanges à tête noire, parulines cendrées, chardonnerets jaunes, jaseurs boréaux, merles d'Amérique, juncos ardoisés, carouges à épaulettes, sittelles à poitrine rousse et, plus rarement, colibris à gorge rubis. Certains traversent seulement, selon la cartographie qu'ils ont adoptée depuis des millénaires, sillonnant le bleu éternellement. D'autres s'arrêtent, de passage, le temps de se reposer. Mais la plupart restent, de la naissance du printemps au déclin de l'automne. Jusqu'aux premiers flocons qui viennent givrer le sol, lorsque l'eau se cristallise et que partir devient une question de vie, de survie. Partir pour mieux revenir. Partir avec les couvées de l'année. Laisser derrière le souvenir d'une mélodie de douce matinée et un nid truffé de duvet que les rongeurs trouveront avant la neige vierge pour y chiper quelques onces de chaleur.

Un bleu où patinent tous les nuages du monde, comme si l'univers entier défilait au-dessus de nos

têtes, portant le poids du temps et celui d'autres univers encore, lointains et plus grands. Toutes les couleurs imaginables, la somme de tous les pigments, de toutes les teintes dans un bleu profond, un océan, une mer tropicale qui se déverse sur un vallon verdoyant, une déferlante de vents affluant de la côte, des rangs, de la montagne, des champs. Un vent chargé d'arômes de blé et de pin, l'odeur des vagues mélangée à celle du miel, où la texture de l'écorce de chacun des arbres vient effleurer la peau en une naissance de frisson. Un bleu d'océan la danse des nuages la courbe du relief et le miroitement de milliers de fleurs comme autant de reflets de nos humeurs, de nos vies, de naissances, de joie, de fierté une grande fierté une fierté immense, de premières mèches de cheveux, de premiers pas, de premiers mots, de premières fois, de coups de foudre et de peines d'amour, d'amour aveugle impossible de loin à sens unique puis le seul amour, de premiers emplois, de premiers départs, de pertes et d'abandons, de douleurs et de deuils, de fins que l'on espère heureuses, mais qui ne le sont pas toujours, souvent pas, elles finissent par nous écorcher, la peau encore sous les ongles, à nous happer de plein fouet, mais nous nous relevons toujours, les jointures en sang, et nous continuons à vivre et à survivre, à partir pour mieux revenir parce que ça en vaut la peine, parce que c'est notre vie et que notre vie c'est cette maison. Une maison. Inébranlable. Puis un sentier serpentin et poussiéreux, bordé d'une clôture de bois. Une maison, cette maison. Ce sera toujours celle-là de toute manière, plantée au cœur de l'univers. Ne l'oublie jamais. Je veux que tu

t'en souviennes quand j'aurai cessé de le faire, quand tu seras dorénavant la seule à en préserver la mémoire. Il y a eu ta mère. Pour l'instant, il y a moi. Il restera toi. Une maison tout en bardeaux de cèdre rouges, au toit en tôle à baguettes, aux fenêtres à guillotine, style champêtre. Et un champ d'herbes sauvages qui s'étend jusqu'à la ligne d'horizon, enorgueilli d'une croissance qui défie les âges, et roule de l'arrière de la maison jusqu'au lac, plus bas, vaste espace azur vacillant au gré des saisons.

Grand-mère est perchée sur un tabouret – panier sous le bras, tablier à carreaux noué à la taille –, en train d'épingler vêtements et draps sur la corde à linge tendue entre un énorme chêne et un poteau planté à l'extrémité de la galerie. Il y a quelques marches à gravir. La première grince un peu. Couché à l'ombre d'une chaise au vernis écaillé, il y a mon chien, Poilu. Il chasse quelques mouches insistantes d'un mouvement las de la queue. La porte est entrouverte. Sur le cadre, trois ou quatre couches de peinture de couleurs différentes témoignent de l'âge de la demeure. J'ai toujours aimé peindre.

Dans la cuisine, une jeune femme prépare des tartes. C'est maman. Elle est si jeune, si jolie. À ses côtés, deux fillettes jouent dans la farine et rient aux éclats en s'en lançant des poignées. Tu les reconnais, n'est-ce pas ? Elle, c'est moi. Et là, c'est ta mère. Nous étions si heureuses. Au salon, il y a un poêle à l'ancienne, intact, sur lequel patientent un fer à repasser et une bouilloire pleine. Grand-père sommeille dans sa chaise berçante, la tête repliée sur le torse, un café à

moitié plein à la main. C'est ici, lors des interminables nuits de bourrasques polaires illuminées à la chandelle et parfumées de cannelle et de muscade, qu'il allume un feu de bois d'érable qui emplît la pièce de notes sucrées, qu'il rassemble tout le beau monde de la maisonnée – famille, amis et invités, son public – et puise dans son imagination sans bornes une histoire à dormir debout, à donner la frousse, à garder en haleine, à remplir de questions, à faire rire aux éclats, à faire fondre en larmes.

Grand-père a son rituel. Le conte, c'est son jeu. Il sait qu'il a toute notre attention. Il s'avance alors au bout de sa chaise, pose les coudes sur ses genoux et croise les mains.

Et il nous raconte.

## Vigile



Paul aime l'odeur du thé en train d'infuser. C'est un repère palpable, un souvenir auquel il peut s'accrocher. Tout est paisible, léger, quand il prépare son thé. Thérapeutique, voire. Depuis qu'il est descendu, il a dressé une impressionnante cartographie des lieux. Il connaît chaque recoin, chaque raccourci, chaque impasse du traître relief. Voyez-vous, Paul est seul au fin fond de cette immense étendue. Combien d'années au fond ? Oh, dur à dire lorsque la notion du temps s'estompe. Paul croit que ça en fera quinze. Quinze ans sous la surface, à n'être jamais remonté. D'ailleurs, il ne le pourrait pas. Il ne le pourra probablement jamais.

Assis à table, Paul regarde le filet de vapeur s'échapper de la théière. Il la prend délicatement d'une main, tient le couvercle de l'autre, l'incline au-dessus de la tasse, verse. À quelques poussières du bord, il s'arrête. Sa collection de tasses est bien étoffée, mais il prend toujours la même, une tasse toute menue de porcelaine blanche ornée d'un motif floral Art déco. Il la dépose dans une soucoupe au fond de laquelle

gât déjà une cuillère – il ne s’en sert jamais – et reste là à observer la scène. Satisfait de l’ordre des choses, il balaie le sol du revers de la main et se relève dans un nuage de sable, de coquillages et d’algues, où sa table imaginaire s’estompe en volutes de fins cristaux. Tout s’envole et retombe doucement. Tout est calme.

Paul gravit quelques mètres et baisse machinalement la tête pour éviter de se cogner contre les parois de la cavité. Son casque témoigne des nombreux échanges qu’ont eus au fil du temps sa tête et son environnement immédiat. Il ne le retirera peut-être jamais non plus.



Il avait déniché le scaphandre chez un antiquaire par un soir d’été torride. Il aimait se promener dans les rues marchandes près des quais. Plus particulièrement, il aimait se perdre chez l’antiquaire, entouré de compas, de sextants, de cadrans solaires, de globes terrestres poussiéreux, de vieilles cartes jaunies, de lanternes à gaz et d’hameçons de toutes sortes. C’était comme s’il pénétrait dans un autre monde, une symphonie de bronze, de cuivre, de verre et de laiton, dans une dimension dépourvue de rapidité et de tout bruit. C’était son phare.

Revenu chez lui, il raconta à ses parents le récit de son voyage, comment il avait traversé la scène d’un combat naval, échappé à une bande de flibustiers puis

découvert, dans une aspérité du roc, un amoncellement de doublons, de lingots, de chaînes, de sabres, de chandeliers, de colliers, de bagues, de pistolets et de lunettes de navigation. Mais surtout, il avait trouvé un scaphandre. Bronze. Luisant. Presque de feu. Cette nuit-là, il s'était couché avec des poissons plein les yeux et des pirates plein la tête.

Paul était de nature plutôt discrète. Il n'aimait pas déranger. Aussi ne faisait-il pratiquement aucun bruit. Il gardait ses opinions pour lui-même, préférait rêvasser que de se mêler à quelque activité. Il n'avait jamais trop chaud ni trop froid, trop faim ni trop soif, il n'était jamais trop fatigué, ne s'ennuyait jamais. Il trouvait toujours le moyen de se garder occupé. Sa voix n'avait jamais vraiment porté. Lorsqu'il prenait la parole, on l'interrompait régulièrement non par malice, mais parce qu'on ne l'avait tout bonnement pas entendu parler. S'il essayait d'attirer l'attention de quelqu'un, il devait faire de grands signes ou donner un coup de coude, autrement on ne l'aurait pas remarqué. Partout où il allait, Paul s'effaçait. Il pouvait ainsi passer de longues heures dans la boutique de l'antiquaire sans qu'on le voie, assis par terre, un instrument en main ou le visage enfoui dans une carte. Il en rêvait, de ce scaphandre, tout autant que la première fois qu'il l'avait vu. Un jour, se disait-il, un jour...

Ses parents étaient tout yeux, tout oreilles envers Paul. Avec eux, il avait l'impression d'être un héros qui relatait ses aventures de par le monde. Eux, au moins, le voyaient bien, l'entendaient bien. Jusqu'à ce

que Paul dût accueillir une petite sœur, un bébé tout neuf, dernier cri, modèle en pleine forme.



Elle avait des yeux perçants. La première chose que ses parents avaient remarquée à sa naissance, c'étaient ses yeux d'un vert profond, un vert émeraude strié de jais, un vert étincelant. Elle criait à tout casser quand ils avaient enfin pu la prendre dans leurs bras. Ses petites jambes s'agitaient dans tous les sens, ses poings fermés battaient l'air. Quelques cheveux brun clair couvraient déjà son crâne. Et elle gardait les yeux grands ouverts. Pour le nom, ils s'étaient déjà prêtés à l'exercice.

— Aurélie, c'est charmant.

— Marguerite, c'est joli.

— Mélanie, c'est élégant.

— Adeline, c'est frais.

— Coralie, c'est mignon.

— Mélodie, c'est enjoué.

— Rose, c'est posé.

— Amélie, c'est chic.

Mais peu importe les noms qu'ils avaient rêvé de lui donner jusqu'ici. En apercevant ses yeux, ils avaient immédiatement su qu'ils l'appelleraient Jade.

Arnaud et Catherine avaient demandé à tante Germaine de garder Paul. Tante Germaine, c'était celle qui avait des jardinières pleines de lavande sous

ses fenêtres ouvertes au grand air, qui ne révélait ses recettes à personne, qui avait trois chèvres, un coq et cinq poules, qui offrait parfois une gorgée de rouge à Paul quand personne ne regardait. Le deuxième soir, ils arrivèrent enfin chez la Germaine tante avec Jade, enveloppée dans une couverture douillette. Tante Germaine se confondait en jubilations et risquait un grave accès d'hyperventilation.

— Oh, qu'elle te ressemble ! À toi aussi ! Quel minois craquant ! Qu'elle est mignonne ! Ah, c'est merveilleux ! Elle vous ressemble, c'est fou !

Puis Arnaud se pencha avec l'enfant dans les bras, la tournant vers Paul, qui s'avança doucement. Il observa la petite chose. Il n'avait jamais vu d'yeux pareils.



— Dans une minute, Paul !

Jade venait de piquer une autre crise. Jade la théâtrale, Jade l'expansive, Jade la retentissante. Jade Jade Jade. Jade a faim, Jade est fatiguée, Jade va prendre froid, Jade a soif, Jade fait ses dents, Jade n'aime pas les carottes, Jade devrait être un peu plus à l'ombre. Toujours et encore Jade. Paul, attends un peu. Dans un instant, Paul. Pas tout de suite, Paul.

Alors Paul retourne dehors et regarde son ballon, qu'il n'a pas pu attraper et que la rivière a déjà emporté. Paul se sent se fondre de plus en plus dans

le décor, devenir de moins en moins audible face aux pleurs de sœurlette. Paul l'acoustique malade.

Un mercredi, tandis que la petite pleurait pour la énième fois de la journée, Paul annonça qu'il allait chez l'antiquaire.

— Je vais acheter un scaphandre.

— (*Mugissements infantiles en arrière-fond.*)

— Je vais acheter un scaphandre et une lampe. Et une longue-vue. Et un coffre plein d'or. Et un navire gros comme ça.

— (*Mugissements infantiles en arrière-fond.*)

Il ouvrit la porte, d'où s'échappa un tonnerre de pleurs aigus, et se dirigea vers les quais. Il aimait le chemin, sans compter que l'air se chargeait des arômes environnants de cassoulet, de thym, de pain chaud et de romarin. Puis il lui arrivait de croiser des bestioles, qu'il observait longuement, attentif, médusé.

Dans la boutique, le scaphandre n'avait pas bougé d'un poil depuis qu'il l'avait trouvé, quatre ans plus tôt. Il le défit en morceaux et les enfila un par un, juste pour voir. Certes, il était trop grand pour l'instant, mais ça lui irait avec le temps. Il enleva donc les pièces, les déposa dans un coin et se présenta au comptoir.

— Combien pour le scaphandre ?

— ...

— Pardon, monsieur ! Le scaphandre, il est combien ?

— ...

Paul gesticula dans la direction du commerçant, mais rien. Il interpréta son mutisme comme le gage d'une aubaine à ne pas laisser passer. Il sortit les

morceaux un à un, agrippa une lampe et quitta la boutique en saluant l'antiquaire, qui n'avait pas le moins drement bronché.

Ça lui parut d'abord plutôt étrange. Il s'avança dans l'eau, mais en même temps cherchait à combattre la descente. Il avança encore plus, entendit les clapotis du ressac, avança encore, encore, un peu plus, encore plus. Il se retourna vers le port et observa le soleil l'inonder de ses rayons. Comme c'était beau. Puis il s'enfonça complètement dans l'eau en traînant ses lourdes bottes. Il espérait que le tuyau d'alimentation en oxygène serait assez long.

Au bout de quelques heures, il s'arrêta. Il respirait toujours, il n'avait pas sombré dans les profondeurs incommensurables, il n'avait pas été avalé par un monstre pisciforme. Accoudé à une grosse roche, il regarda derrière lui. Plus aucune trace du port ou de la civilisation. Pas de lumière non plus, outre celle de sa vieille lampe qui, contre toute attente, fonctionnait toujours. Les petits miracles se passent sous l'eau.



Ce soir-là, on aurait pu voir l'antiquaire chercher son scaphandre dans les ruelles. On aurait également pu entendre un homme et une femme appeler leur fils dans toutes les pièces de la maison. On aurait pu les apercevoir courir de porte en porte et demander aux voisins s'ils avaient vu leur garçon. On leur aurait

répondu non chaque fois. On aurait pu avoir l'impression que le couple s'effondrait. Et au matin, on aurait pu voir sur le tableau des avis publics du village une affiche informant les habitants qu'on était à la recherche d'un gamin depuis la veille. On aurait aussi pu lire à la page 5 du quotidien qu'un garçon avait disparu et qu'on priait quiconque l'aurait aperçu de communiquer avec les gendarmes. On aurait ensuite pu entendre Arnaud et Catherine pleurer toutes les larmes de leur corps. Et en regardant plus attentivement, on aurait pu voir des traces de pas profondes se diriger vers la mer et y disparaître.



Paul songe parfois à son entourage terrestre, à ses parents, à sa petite sœur et à ses yeux de joyau, à tante Germaine, aux bouquets de thym, au ballon perdu dans la rivière, à l'antiquaire. Il revoit le port et ses commerces et ses navires. Il a longtemps rêvé qu'il revenait chez lui. Il a aussi longtemps rêvé que le vieil antiquaire venait réclamer son dû sous les traits de Triton, suivi d'une légion de créatures inquiétantes.

Au fil des ans, Paul a accumulé une panoplie d'objets épars. Peut-être ressentait-il le besoin de recréer l'ambiance qu'il aimait tant chez l'antiquaire. N'empêche que son cabinet de curiosités est étourdissant ! Sa première trouvaille a été une montre. La vitre était tout embuée, parsemée de minuscules bulles de

l'intérieur. Il l'a prise dans sa main gantée et l'a trimbalée jusqu'à la cavité, au pied du précipice. Il y a aussi la fois où il a trébuché contre un objet massif. Il a creusé du mieux qu'il pouvait avec ses mains (il n'avait pas encore trouvé la pelle) et a hissé hors du sol un vieux coffre en bois garni de lanières de cuir et brodé d'or. Il a lu Bowlton écrit en une féerie de cursives sur l'écusson bronze au-dessus de la poignée. À l'intérieur, il a répertorié un miroir intact, deux paires de gants, un carnet, cinq chapeaux, une montre de gousset, un complet noir, une cravate, une bourse remplie de monnaie, une plume et un encrier, six chemises blanches, des chaussettes et autres sous-vêtements, une boîte contenant un collier et trois boucles d'oreilles, un livre élimé, des jumelles dans leur étui, un bouton, une paire de bretelles, quatre robes, une veste de tweed, un éventail, deux flacons de parfum, une paire de chaussures pour dame, deux pantalons, dont l'un auquel manquait un bouton, une flasque vide, sept mouchoirs et une tasse, intacte elle aussi, une petite tasse de porcelaine blanche au bord de laquelle se balançait une cascade de fleurs bleutées.

Paul allume la vieille lampe et la pointe devant lui, vigile des abysses. Cela fait bien son bonheur qu'elle ne se soit jamais éteinte. S'il devait la perdre, misère... Paul réfléchit à tout ça. Il est bien, il est tranquille, à l'abri du tumulte du monde et de la déception. Ici, tout est délicat, éthéré, serein. Nulle intempérie. Nulle nouvelle accablante. Malgré tout, Paul ne s'est jamais senti aussi seul. Il ferme les yeux, revoit chaque tracé, chaque crevasse, chaque cap. Il connaît le chemin par cœur.



*Confluences* est un amalgame de fictions reliées entre elles par un tendon de personnages entrevus et d'objets aperçus.

C'est un cabinet de curiosités, une mappemonde striée de chemins de traverse, un amas de détours qui finissent par se rejoindre. Y pataugent des amoureux, un scaphandre, un inventeur, des horloges, une dévoreuse de livres rares, une pieuvre, de sacrées bonnes chopes de bière, l'odeur des vagues, un espion intemporel, un collectionneur excentrique, quelques libraires, une fuite de données providentielle, beaucoup de poissons et autant de bouquins.



François-Alexandre Bourbeau est libraire à la librairie Liber de New Richmond, en Gaspésie. Il est également traducteur. *Confluences* est son premier roman.

